

Résonances

On l'a assez dit, le Collège n'est pas un lieu où l'on produit des discours, c'est un lieu où résonnent des paroles. Et contrairement à ce que pense Nietzsche, se poser la question "qui parle ?" ne vient pas relativiser ce qui est dit en en faisant un symptôme mais, tout au contraire, vient en indiquer le sérieux : quelqu'un parle et il parle pour devenir quelqu'un en témoignant de sa relation à la vérité. Ainsi, comme le dit bien Nozarina dans *Devant la parole*, la parole n'est pas réductible à l'échange, elle s'éteint plutôt dans le bruit de la communication qui suppose non quelqu'un qui parle mais l'émetteur d'un message préparé soigneusement d'être audible pour sa cible. "Parler n'est pas communiquer. Parler n'est pas échanger et troquer - des idées, des objets - parler n'est pas s'exprimer, désigner, tendre une tête bavarde vers les choses, doubler le monde d'un écho, d'une ombre parlée ; parler, c'est d'abord ouvrir la bouche et attaquer le monde avec, savoir mordre". Une négation, un arrachement. L'avènement d'un vide, d'une faille où passe et file le souffle de la liberté, la fracture du possible ouverte dans la compacité des choses, dans leur évidence muette, dans leur communication silencieuse où elles deviennent des choses lisses, polies pour notre usage, comme dans les natures mortes hollandaises. Parler c'est engager le combat avec les choses, c'est se risquer dans une aventure dont on ne sait pas où elle va nous conduire.

Au Collège Supérieur résonnent des paroles et ceux qui les prononcent savent bien ce qu'il en coûte. Seule l'amitié qui nous lie peut en faire une aventure heureuse.

Bruno ROCHE

SOMMAIRE

Edito	1
<i>L'action et la parole</i> par Pierre MANENT	2
Nouvelles du Collège	5
Agenda	6



L'action et la parole

Nous remercions Pierre Manent d'avoir bien voulu nous confier ce texte inédit, écho de sa conférence du 4 janvier 2017 au Collège Supérieur en inauguration du cycle sur la parole.



Pierre MANENT
philosophe

Si nous voulons essayer de cerner la situation de la parole aujourd'hui, en particulier dans son rapport à l'action, il est bon de partir des deux grandes définitions de l'être humain, l'ancienne et la moderne.

Selon la définition grecque, plus précisément aristotélicienne, l'homme est l'animal politique et rationnel : il vit en cités selon le logos, ou avec l'aide du logos. Cette définition fournit à la fois le cadre de vie et le principe qui guide la vie, le cadre de production de l'humanité et le principe qui guide l'humanité. L'accent est mis sur le lien entre les hommes.

Selon la définition moderne, l'homme est l'être qui a des droits. Cette définition laisse dans l'indétermination le cadre de vie, ainsi que la faculté qui est au principe de ces droits. L'homme est-il l'être qui a des droits à cause de sa nature rationnelle, ou en raison de ses affects, en particulier de sa capacité de souffrir ? Dans le second cas, les droits appartiendraient aussi bien aux animaux, et ne seraient plus spécifiquement « humains ».

Semblables et concurrents

Comment « l'être qui a des droits » se concrétise-t-il ? Comment les individus qui ont des droits se regardent-ils les uns les autres ? Ils se regardent comme des semblables et des concurrents. Les deux aspects sont inséparables. Le concurrent est nécessairement un semblable : s'il était un inférieur ou un supérieur, la concurrence serait « faussée ». Le semblable est nécessairement un concurrent à

moins que leurs relations ne soient réglées par une loi commune.

Cette situation induit le trouble. La ressemblance suscite la sympathie ou la compassion, tandis que la concurrence exige de « ne pas faire de sentiment ». D'où dans la société contemporaine ce mélange si particulier de sentimentalité et de brutalité. La similitude comme la concurrence ne comportent pas de mesure : on n'est jamais trop compatissant, on n'est jamais trop compétitif. Ces dispositions, n'ayant pas de « juste mesure », ne sont pas des vertus, elles ne sauraient entrer dans un parcours d'éducation digne du nom.

Le semblable n'est pas l'ami ; le concurrent n'est pas l'ennemi. Ces négations sont éclairantes car le semblable ressemble à l'ami, et le concurrent ressemble à l'ennemi. Ainsi les sociétaires aujourd'hui sont-ils invités à vivre selon une imitation de l'amitié, qui est en même temps une imitation de la guerre ou de l'inimitié. Nous voici au cœur de la nouvelle conscience européenne et de la profonde transformation de notre condition politique qu'elle implique. La polarité semblable/compétiteur, en se substituant à la polarité ami/ennemi qui organisait politiquement le monde humain, tend à produire un monde dépolitisé. Avons-nous enfin produit une politique libérée de l'inimitié, avons-nous enfin laissé la barbarie politique derrière nous, ou n'avons-nous produit qu'une imitation dépolitisée, donc impuissante, du politique ? Avons-nous gagné, avons-nous perdu ? Gagné quoi, perdu quoi ?

La polarité ami/ennemi ne doit pas être comprise unilatéralement à la manière de Carl Schmitt. Loïn de signifier une primauté de la guerre dans

Le citoyen et le man on the spot

l'ordonnancement du monde humain, elle signale sinon une primauté de la paix, du moins le rôle central de l'association. La polarité ami/ennemi tend à former des associations, des unités de paroles et d'actions. La polarité semblable/compétiteur n'a pas cette vertu.

La sociabilité humaine, c'est la circulation et l'inséparabilité de l'amitié et de l'inimitié, ou de la menace d'inimitié. Une remarque simple le fera comprendre. Soit le « groupe d'amis » le plus étendu, à savoir la cité. Il est dans une situation d'inimitié potentielle avec les autres « groupes d'amis », à savoir les autres cités. À l'intérieur de chaque cité, la polarité se répète, d'abord selon la grande division entre les riches, amis entre eux, et les pauvres, amis entre eux. Puis elle se répète à l'intérieur du groupe des riches selon la diversité de leurs intérêts, opinions et passions, et du groupe des pauvres selon la même diversité. Et ainsi de suite entre les familles et à l'intérieur des familles, jusqu'à l'agent individuel confronté à la tâche de pacifier en les ordonnant les puissances de son âme.

Cette tension entre l'amitié et l'inimitié est gouvernée par la parole, la parole qui délibère, délibération qui décide de l'action à conduire. Par la parole, qu'est-ce à dire ? Par quel type de parole ? Non pas une parole spécialisée, mais une parole dont la matière est pour ainsi dire tout ce qui est humain. Eh bien, les Grecs ont découvert que cette parole non spécialisée pouvait néanmoins être conduite selon un art spécial, l'art de persuader les hommes dans la cité, la rhétorique.

Les Grecs distinguaient trois genres de rhétorique : le genre délibératif visant à persuader, ou dissuader d'accomplir à l'avenir certaines actions ; le genre judiciaire portant, soit pour accuser soit pour défendre, sur des actions passées ; enfin le genre épideictique consistant à louer ce qui est noble ou blâmer ce qui est honteux, et qui porte plutôt sur les choses présentes, mais peut s'appliquer au passé et même au futur.

Ainsi, persuader, dissuader, accuser, défendre, louer, blâmer, tous les registres de la parole sont mobilisés pour activer dans la cité tous les ressorts de l'action humaine, c'est-à-dire tous les motifs humains, qui se ramènent aux trois grands genres de l'agréable, de l'utile et de l'honnête ou du juste. C'est la vie politique qui réclame le plus impérieusement l'usage de la parole, puisque c'est dans le clivage ou la querelle entre l'amitié et l'inimitié que la parole humaine trouve sa source la plus profonde et la plus vigoureuse. Des amis qui se séparent – "Albe vous a nommé, je ne vous connais plus" –, des amis qui se retrouvent – "Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle" –, une amitié trahie, un ressentiment surmonté – "Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux ..." –, Corneille, Racine, il faudrait citer tout le *Jules César* de Shakespeare. Je n'ose mentionner la parole la plus puissante et la plus troublante, la plus difficile à comprendre jamais prononcée : "Aimez vos ennemis".

La polarité semblable/compétiteur tarit au contraire les sources de la parole. Elle vise ou tend à produire une organisation collective qui n'ait pas besoin des ressources dangereuses de la parole. Les concurrents ne se parlent pas (on le leur interdit d'ailleurs !), ils suivent les règles du jeu chacun de leur côté, ils ne se rencontrent que par leurs produits ou leurs services « sur le marché ». Si l'on considère l'argumentaire le plus élaboré en faveur de la régulation par le marché, celui de Hayek en faveur de l'ordre spontané, on constate non seulement qu'il ne fait pas de place à la parole politique, mais qu'il tend à l'exclure. Celui que Hayek appelle man on the spot se laisse guider par le système des prix qui lui fournit l'information suffisante dont il a besoin. Cet « ordre spontané », qui résume ce que nous attendons de la mondialisation, est un dispositif de communication d'informations sans communauté de paroles. La rhétorique politique serait plutôt un obstacle au fonctionnement de cet ordre, puisqu'elle mobilise des vues générales sur la justice ou le bien commun, vues générales souvent divergentes et même opposées, et qui reposent toutes selon Hayek sur une présomption illusoire de connaissance.

Hayek a certainement raison d'attirer notre attention sur les problèmes induits par la complexité sociale, qu'on ne saurait maîtriser en essayant de rassembler toutes les informations utiles en un « centre » qui serait comme le cerveau, ou le « serveur », de la société. Mais la parole politique n'est pas censée rassembler toutes les informations pertinentes pour la vie des sociétaires. Elle fait usage de certaines informations particulièrement significatives pour encourager certaines dispositions, mettre en place et éclairer une certaine délibération, enfin produire une action commune de sorte que les citoyens puissent ensuite, chacun à sa place et avec les informations liées à sa place et qui ne se réduisent pas aux « prix », agir dans l'horizon et selon l'intention de cette action commune. Le système des prix, le marché, est entièrement incapable de produire cela.

Plaçons donc l'une en face de l'autre la figure du man on the spot et celle du citoyen. Le man on the spot est circonscrit par le lieu et le moment qui se concrétisent dans un chiffre : ce matin à Londres le baril de Brent est à 52 dollars. Le citoyen à l'opposé s'étend dans le temps et dans l'espace selon l'extension du corps politique auquel il appartient. Il a part, il prend part, il participe à cet être étendu et durable. Il y a nécessairement incompréhension et tension entre le man on the spot, l'homme du marché, et le citoyen. Le premier aime à se moquer des grands mots que le second emploie volontiers ou qui l'émeuvent – justice, honneur, grandeur, etc. – grands mots qui ne veulent rien dire de précis, et donc, selon l'homme du marché, ne veulent rien dire. Le second prend le premier en pitié, une pitié plus que teintée de mépris pour ce « calculateur », ce « boutiquier » qui confond les hommes et les chiffres ...

Or, ces deux figures antagonistes sont complémentaires. Le corps politique est dans une santé d'autant meilleure que le man on the spot et le citoyen tiennent compte l'un de l'autre, et que les chiffres de l'un et les paroles de l'autre tiennent ensemble dans un espace commun assez vaste et vigoureux pour faire également place à l'exactitude décevante des chiffres et à l'ampleur dangereuse des paroles.

L'intérieur et l'extérieur

Où se passe-t-il aujourd'hui ? Le lieu ou le cadre des paroles et celui des actions semblent avoir divorcé définitivement. Qu'est-ce en effet que la mondialisation ? Je résumerai ainsi le dispositif : paroles intérieures/actions venues de l'extérieur ; vanité ou impuissance des paroles intérieures/caractère déterminant des actions venues de l'extérieur. Quel est en effet désormais l'agenda unique ? S'adapter au mouvement du monde, c'est-à-dire à l'effet, au résultat de toutes les actions de tous les men on the spot. Nous n'avons rien à vouloir, rien à nous souhaiter, rien à nous dire. Tout ce qui est important pour nous est censé nous venir de l'extérieur, nécessité sans parole ni signification, et qui se donne à connaître dans le langage univoque des chiffres du marché mondial. Contrairement à ce que répètent les partisans de la mondialisation, la question qui se pose à nous n'est pas celle de l'adaptation à la nécessité des choses. Bien sûr il faut tenir compte de la nécessité dès lors qu'elle est effectivement nécessaire, ce que ses célébrants négligent parfois de vérifier. La question est de donner sens à notre adaptation à la nécessité. Si nous voulons donner sens à la nécessité, il nous faut éclairer les « contraintes extérieures », les traduire dans une parole intérieure au corps politique, dans une parole et une loi intérieures au corps politique. Or comment produirions-nous une telle parole, une telle loi quand toute l'autorité, toute la légitimité nous viennent désormais de l'extérieur ?

La mondialisation a bouleversé la politique européenne parce qu'elle s'est accompagnée d'un changement de sens de la démocratie. Dans son sens originel, la démocratie est le régime de l'intériorité politique. À la différence des Anciens régimes, qui étaient gouvernés par des institutions à la fois intérieures et extérieures au corps politique, des institutions transnationales comme l'Église, l'aristocratie ou même les dynasties, les républiques démocratiques modernes puisaient toute leur légitimité à l'intérieur d'elles-mêmes, à l'intérieur du corps politique : elles se produisaient elles-mêmes à partir d'elles-mêmes. D'où bien sûr, l'importance capitale des frontières qui délimitent de façon rigoureuse l'intérieur et l'extérieur.

Nous avons changé tout cela, nous avons renversé tout cela. Au lieu que la légitimité politique et morale soit puisée à l'intérieur du corps politique, elle est située désormais à l'extérieur de celui-ci. Désormais

les corps politiques européens n'ont rien à opposer à une demande, quelle qu'elle soit, qui leur vient de l'extérieur, du « monde » ou de l'« humanité ». L'Europe apparaît plus légitime que la nation, l'humanité plus légitime que l'Europe. On a vu comment l'Europe a effacé les frontières nationales, condition de l'intériorité politique, puis comment les migrants venus du « monde » et représentants de l'humanité ont effacé la supposée « frontière extérieure » de l'Union européenne. Ainsi l'humanité hors frontières est titulaire d'un droit opposable victorieusement à l'humanité politique, celle qui est insérée dans une communauté de paroles et d'actions.

On saisit alors le sens ambigu des révoltes dites populistes. En termes très généraux, il s'agit de recouvrer la légitimité de la communauté politique, et d'abord de mettre un terme à la soustraction incessante de légitimité qui la décourage et parfois la désespère. Mais cette réaction peut être simplement passionnelle ou se laisser éclairer par la raison. Dans le premier cas, on dit simplement : « On est chez nous ! », ou « I want my country back », ou, pire, on rosse l'étranger. Ce n'est pas reprendre la parole politique, c'est achever de la perdre. Dans le second cas, on défend la nation non comme un « chez nous » objet d'un investissement affectif incapable d'argumenter, mais comme la communauté politique qui, à la suite d'un long et complexe travail d'éducation, permet l'articulation la plus fine possible entre les paroles et les actions dans un régime de république représentative.



Je ne me suis pas proposé ce soir d'« expliquer la nation », seulement de faire ressortir comment la nouvelle légitimité politique qui invoque la mondialisation et s'appuie d'une interprétation apolitique de la démocratie, comment cette nouvelle légitimité vide de son sens non pas cette communauté particulière qu'est la nation, mais la communauté politique en tant que telle, l'ordre civique en tant que tel.

"Transmettre à mon tour" : le parcours d'une ancienne étudiante du Collège Supérieur



Lyce Guemard

A 22 ans ans, Lyce Guemard enseigne le droit pénal et les finances publiques aux étudiants de 2^{ème} année du Collège Supérieur. En tant qu'ancienne du Collège, Lyce sait précisément ce que les étudiants attendent et ce dont ils ont besoin pour réussir.

les étudiants partent avec le même bagage de savoirs, la restitution des connaissances est la clé qui permet de faire la différence ! C'est une technique que je peux leur transmettre. Entre eux et grâce au cadre privilégié offert par la maison des étudiants, ils construisent l'autre ingrédient du succès : l'amitié et l'entraide.

Qu'est-ce qui favorise cette amitié au Collège Supérieur et en quoi, est-ce différent de la fac ?

Le temps qu'on y passe, les réussites, les galères, les « craquages », on partage tout !

Lorsque vous étiez étudiante au CS, est-ce que vous imaginiez donner des cours à votre tour ?

Pas du tout ! J'étais encore une enfant il y a cinq ans, quand je me suis inscrite au Collège pour préparer ma licence ! J'étais loin de me projeter dans la vie professionnelle. Aujourd'hui, c'est différent. J'envisage mon avenir comme juriste d'entreprise d'une compagnie internationale. Auparavant, je voudrais me spécialiser en droit de l'énergie et de l'environnement.

Qu'avez-vous envie de transmettre ?

Avant tout une méthodologie de travail héritée de mon parcours en droit mais aussi de ma scolarité chez les Maristes. Si à la fac,

Revenons sur l'enseignement. Que vous apporte cette nouvelle expérience ?

Un pas de plus sur le chemin de la responsabilisation et une plus grande confiance en moi, notamment dans ma façon de communiquer. J'ai également décroché un stage chez Veolia grâce aux cours que je donne au CS ! Pour une entreprise, enseigner est le gage d'une capacité à s'approprier de nouvelles connaissances et à construire de nouvelles compétences.

DÉPARTS ET ARRIVÉES

MERCI À SYBILLE !



Après 1 an et demi au Collège Supérieur, Sybille Thomas nous quitte pour réaliser son stage de fin d'études en ressources humaines.

Sybille était chargée de l'accueil des conférences deux soirs par semaine et le samedi. Les étudiants pouvaient continuer à travailler paisiblement grâce à sa présence attentive et vigilante.

Elle nous aura marqués par sa bonne humeur, son sens du service et son engagement auprès de l'équipe. Merci !

ARRIVÉES : NOTRE NOUVELLE ÉQUIPE D'ACCUEIL !

Louise Bacconnier



« Étudiante en communication, au Collège Supérieur depuis ce début d'année. Cette responsabilité me permet de rencontrer de nombreuses personnes et de découvrir des sujets très intéressants et divers lors des conférences. Je suis impliquée dans le mouvement du scoutisme depuis 14 ans, et cet engagement au Collège Supérieur me permet de financer en partie mon projet de solidarité internationale au Cameroun où mon équipe va réhabiliter une école primaire.»

Théophile Hezez



« J'ai 19 ans, d'une famille de cinq enfants. Je suis l'aîné. J'ai fait ma scolarité aux Lazaristes et réussi l'année dernière ma première année de PACES. Je suis actuellement en 2^e année de dentaire et je travaille au Collège Supérieur pour pouvoir financer en partie mon projet de césure pour la rentrée 2017 à Glasgow. Je suis très sportif. Je pratique l'escrime, le foot, la natation et j'aime la vie au grand air, l'histoire et la politique ! »

AGENDA

- **MARDI 2 MAI, 19H30** : Soirée d'information "Enseigner, et si j'y pensais !" animée par Xavier Dufour avec Jean-Noël Dumont et les témoignages d'enseignants du 1^{er} et 2nd degré de l'enseignement privé et public
- **MARDI 16 MAI, 20H** : Rencontre avec Chantal Delsol autour de son livre *La Haine du monde*
- **MARDI 20 MAI, 9H30-16H30** : Journée ciné-éco "L'économie peut-elle avoir visage humain ?" animée par Vincent Aubin et Paul-Etienne Chavelet. Projection des films *Demain* et *La loi du marché* suivie de deux tables rondes réunissant économistes et philosophes.
- **MARDI 30 MAI, 20H** : conférence de Jean-Noël Dumont autour de son livre *Houellebecq, la vie absente*



RÉSERVEZ CETTE DATE : SAMEDI 10 JUIN, 20H

pour le spectacle de fin d'année

Spectacle poétique et musical autour des aventures d'Ulysse

au théâtre de la Solitude, Sainte-Marie Lyon
23, rue de Montauban (parking sur place)



17, rue Mazagran, 69007 LYON
Tél. 04 72 71 84 23 - contact@collegesuperieur.com
Centre de réflexion et de formation n° 82 69 07 602 69

www.collegesuperieur.com